

Enonciation et cognition : deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'oeuvre de Guillaume

Mathieu Valette

▶ **To cite this version:**

Mathieu Valette. Enonciation et cognition : deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'oeuvre de Guillaume. Le Français Moderne - Revue de linguistique Française, 2003, LXXXI/2003 (1), pp.6-25. halshs-00150122

HAL Id: halshs-00150122
https://shs.hal.science/halshs-00150122

Submitted on 30 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathieu Valette

Énonciation et cognition : deux termes *in absentia* pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume

paru dans :
Le français moderne – Tome LXXI n°1, 2003, pp. 6-25.
(Olivier Soutet, éd., *Jeunesse du guillaumisme*)
– fac-similé –

1. Introduction

Dans l'histoire de la linguistique française, Guillaume passe parfois pour être l'un des pères de la linguistique énonciative et l'inventeur d'une certaine linguistique cognitive hexagonale[1]. Pour certains, le versant énonciatif de sa théorie correspondrait à ses œuvres précoces (*Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Guillaume 1919 [1975], et *Temps et verbe*, Guillaume 1929 [1965]), tandis que le versant cognitif se serait manifesté dans le cadre de travaux plus tardifs liés notamment à son enseignement à l'École pratique des hautes études (à la fin des années 30)[2].

Cette partition s'appuie à la fois sur la datation d'un ensemble de concepts liés et apparentés aux problématiques énonciatives (l'*actualisation*, par exemple) et cognitives (les *psychomécanismes*) et sur le propre regard qu'a pu porter Guillaume sur son œuvre. Au début des années 50, il proposa en effet une périodisation de son cru en ces termes : « À l'étude des *actes d'expression*, constructeurs du discours, s'est substituée l'étude des *actes de représentation* constructeurs de la langue »[3]. Cependant, en amont de l'extrait, Guillaume propose une autre formulation en termes de *problématique* : l'étude des actes d'expression aurait été l'occasion de poser un certain nombres de *problèmes* ; mais s'il ne dit pas explicitement que le deuxième volet de son œuvre fut consacré à leur *résolution*, on peut légitimement imaginer que ce fut son intention.

Quels étaient ces problèmes ? Quelles furent les solutions ? Un élément de réponse nous est donné par l'étude de la *Systématique énonciative* de Joly[4]. Cette théorie repose en effet sur une lecture de Guillaume fortement marquée par la notion de sujet transcendantal (alias sujet parlant ou énonciateur), définitoire, dans les années 80, de la linguistique énonciative, alors très influencée par l'approche benvenistienne (appropriation de l'appareil formel de la langue par le locuteur). Or, le sujet parlant est caractéristique des conceptions du langage élaborées avant les années 40, avant la mise en place des notions de *psychomécanisme* et de *psychosystématique*, emblématiques des vingt dernières années des travaux de Guillaume.

[1] Cf. par exemple les travaux de Joly 1987, Barbéris et al. 1998.

[2] Joly et Roulland 1981, 538, par exemple.

[3] Guillaume [XII 1952] 1973a, 21. Bien que cela n'ait guère d'incidence, précisons que Guillaume avance d'une dizaine d'années la date de ce changement d'orientation.

[4] Cf. Joly 1987 et, pour une approche synthétique Joly et Roulland 1981.

L'importance théorique du sujet transcendantal doué d'intentionnalité tend en effet à s'amenuiser à mesure que Guillaume échafaude sa « psychomécanique du langage », au bénéfice d'un sujet asservi par le système de la langue. Le sujet intentionnel, à partir des année 40, n'est donc plus explicatif. Il apparaît *problématique*. La langue est présentée comme *habitant* le sujet en permanence[5] ; elle est invasive, elle s'immisce dans le sujet *devant parler*, et en prend le contrôle. De la même façon, le langage, instrument de la pensée, est destiné à décharger celle-ci d'une partie de son effort d'intellection. La puissance de la langue tend à s'accroître inexorablement, au détriment du contrôle du sujet, mais, paradoxalement, au bénéfice de ses capacités.

À l'exception notable des travaux de Toussaint (voir bibliographie), cette approche du sujet est relativement peu investie par les linguistes guillaumiens. Pourtant, il participe d'une problématique énonciative et cognitive relativement originale et certainement féconde. Nous pensons qu'il constitue peut-être la pierre d'achoppement, l'un des *problèmes* visés par Guillaume, à la fin des années 30. Ce sont les conditions de sa résolution que nous étudierons ci-après.

Remarques méthodologiques

On peut s'amuser du fait que les mots *énonciation* et *cognition* n'appartiennent pas au métalangage de Guillaume – ni même à son vocabulaire ordinaire[6]. Que *cognition* et ses dérivés soient absents de son œuvre n'est pas particulièrement étonnant. Le mot, d'origine anglo-saxonne, était très rarement usité en français à l'époque et n'a été véritablement banalisé qu'à partir des années soixante sous l'impulsion des psychologues. L'absence du mot *énonciation* est à peine plus surprenante. Jusqu'à ce que Benveniste investisse la problématique, Bally était vraisemblablement le seul francophone à pratiquer nommément une « théorie de l'énonciation », présentée dans un chapitre éponyme de son ouvrage *Linguistique générale et linguistique française* (Bally 1932). Cette théorie passa relativement inaperçue à l'époque[7] ; mais compte tenu des inévitables rivalités scientifiques, le fait qu'elle eut Bally pour auteur incita peut-être Guillaume à ne pas s'y référer[8].

En fait, par-delà l'anecdote comptable, noter l'absence de termes tels qu'*énonciation* ou *cognition*, dans une œuvre réputée incontournable par rapport à ces problématiques, présente un certain intérêt épistémologique. Les concepts, en sciences humaines, ne sont jamais que des mots, et leur sens dépend éminemment des textes dans lesquels ils s'inscrivent.

---

[5] Cf. Guillaume [19 I 1950a] 1974, 67.

[6] Le nom *énonciation* apparaît une fois (Guillaume [21 III 1947c] 1989, 140), dans une acception peu technique. Nous nous fondons sur une analyse lexicométrique d'un corpus comprenant l'intégralité des articles, essais et leçons ayant fait l'objet d'une publication à partir de 1919. Nous nous référerons également, par la suite, à d'autres documents, inédits, qui demeurent à l'état de manuscrits.

[7] Cf. Chiss 1986, 170-171.

[8] Guillaume concevait en effet une certaine rancœur à l'égard de Bally, que l'on considérait comme l'inventeur du concept d'*actualisation*, alors qu'il en revendiquait plus ou moins la paternité. Cf. Valette 2001.

On attache aujourd'hui, à raison, de plus en plus d'importance aux *ratés* du discours : autocorrection, lapsus, anacoluthes, etc. Longtemps victimes d'une idéologie de l'homogénéité, ces phénomènes apparaissent désormais constitutifs du texte ; et non seulement indices de la construction du sens, mais aussi partenaires de cette construction. De la même façon, nous posons qu'*une théorie, en science humaine, est un texte*, et que, dans une certaine mesure, elle doit être étudiée dans sa textualité. Comme le remarquait Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique*, un concept scientifique est un groupement d'« approximations successives »[9]. Les hésitations d'un auteur, ses renoncements, ses changements d'orientation, ses palinodies ; rien de tout cela ne peut être ignoré. La théorisation relève de la construction du sens.

Dans cette perspective, un concept ne se résume jamais, loin s'en faut, à une ou des définitions, ni même à un ensemble de gloses, qu'elles soient assorties d'exemples ou non ; il est tributaire de ses réalisations dans le texte. Chacune en modifie la nature, de sorte que l'autonymie n'en est qu'un cas particulier[10]. Il suffit qu'une relation quelconque soit établie une fois entre deux concepts pour que celle-ci participe à sa nature, quand même cette relation n'est pas à proprement dit définitoire.

Ainsi, compte tenu de cette approche textuelle de la théorie de Guillaume, nous nous efforcerons d'aborder les *conceptions* de l'énonciation et de la cognition chez Guillaume, non pas seulement du point de vue des concepts, mais de leur *mise en texte*.

2. De la pensée à la cognition

2.1. La pensée, objet disputé de la psychologie

Le psychologisme est un danger qu'encourt toute science dont l'objet confine à la pensée. Parce qu'elle est dans ce cas, la psychomécanique du langage en serait tarée. La critique n'est pas récente qui déjà agaçait Guillaume lui même, obligé de se justifier dans ses articles et ses conférences. La responsabilité incombe pourtant moins à la théorie qu'aux termes de son exposition. Passons sur les objets d'incrimination (récurrence de l'adjectif « psychologique », puis du préfixe *psycho-*) et tentons de débrouiller la polémique. La théorie guillaumienne est suspectée de faire parfois prévaloir, lorsqu'une explication s'impose, un point de vue psychologique sur un point de vue strictement linguistique (c'est là la définition du psychologisme). Ledit point de vue psychologique peut être de deux natures différentes : (a) il est emprunté à une psychologie autonome ; (b) il s'agit d'un point de vue intuitif, non scientifiquement déterminé, sur l'activité mentale.

Reconnaissons que le psychologisme dans l'acception (b) n'est pas complètement absent des premiers essais et articles. Mais à partir des années 40, à mesure que Guillaume investit la langue au détriment du discours, le recours à l'explication psychologique se fait plus rare : « Tout est psychomécanique dans la pensée, dans la langue, et dans le discours ; et le psychologique n'intervient qu'ensuite et ne conditionne que l'emploi de ce qui a été

[9] Bachelard 1938, 61.

[10] Lequel, du reste, peut être suspect : une définition peut fort bien rendre compte de ce que l'on aimerait que le concept soit, et non de ce qu'il est à l'usage. De plus, la qualité d'une définition (précision, exhaustivité) ne laisse rien préjuger de l'intérêt théorique du concept.

psychomécaniquement institué », prend-il la peine de préciser en 1952[11]. Ainsi, la diversité des emplois d'une forme grammaticale, la polysémie, l'ambiguïté, bref, tout ce qui se rapporte aux *effets de sens* dans la terminologie guillaumienne, est du domaine de la linguistique de discours (dite par Guillaume linguistique *d'aval*) qui est plus ou moins celle qu'il pratiquait originellement. Les opérations qui mènent à ces emplois sont psychomécaniques et relèvent, en conséquence, de la linguistique de la langue (linguistique *d'amont*)[12]. L'accusation de psychologisme, au sens (b), est donc *a priori* irrecevable pour ce qui concerne ses travaux tardifs.

Quant au sens (a), Guillaume ne recourt jamais à la psychologie, qu'elle soit clinique ou expérimentale, ni, par exemple, à la psychanalyse. En revanche, la psychomécanique intègre une théorie de l'esprit qui émane de l'analyse linguistique, non d'une analyse psychologique de faits concomitants. En d'autres termes, les explications de Guillaume sont celles *sui generis* de sa théorie. À mesure qu'il élabore une théorie du langage, il construit la psychologie qui en découle, suivant un classique raisonnement hypothético-déductif.

En somme, on peut dire que la psychomécanique constitue une tentative scientifique, fondée sur la science du langage, visant à distraire de la pensée sa dimension cognitive. S'il existe chez Guillaume, en amont des psychomécanismes, un niveau « prélinguistique », le linguiste n'y a pas accès, sinon partiellement par ses reconstructions théoriques. C'est la pensée libre et autonome. Bien qu'inaccessible, celle-ci révèle, *via* la langue, ses schèmes cognitifs (les psychomécanismes). Dès lors que ces schèmes cognitifs relèvent du langage, il ressortit à la linguistique, et non à la psychologie d'en observer les mécanismes. Ainsi, en avril 1945, Guillaume clarifie ses positions de la façon suivante :

> Mes auditeurs n'ont pas été sans remarquer que mes études ont pris, dans les trois dernières années surtout, un chemin qui les éloignent de plus en plus de la psychologie telle qu'on a coutume de la concevoir en matière de langue et de langage […]. Une notion première qui fait défaut aux psychologues est le peu de liberté laissé à la langue pour sa construction. La langue est essentiellement – c'est le terme général qui me paraît le plus propre à en définir l'état constant – un psychomécanisme. Cela signifie que la pensée humaine, qui est le constructeur de la langue, se trouve à tout moment dans l'obligation d'accomplir, soit dans un sens soit dans l'autre, des opérations de caractère mécanique, originairement très simples, mais dont la superposition et la répétition à partir d'elles-mêmes finissent par devenir quelque chose d'apparemment très compliquée.[13]

À la lecture de cet alinéa, il apparaît que la pensée humaine est *contrainte* ; elle est « conditionnée, régie par des lois mécaniques, systématiques »[14]. Guillaume est animé par la même conviction profonde que les physiciens, à savoir : que le langage, comme la nature, malgré son extrême complexité apparente, obéit à un ensemble de lois mécaniques fini et constamment répété à son endroit. Cela relève d'une question philosophique séculaire

[11] « Avant-propos » à l'*Essai de mécanique intuitionnelle*, 1952, fº 104 (inédit).

[12] Cf. par exemple Guillaume [14 III 1957] 1982, 154.

[13] Guillaume [12 IV 1945b] 1992, 137.

[14] Cette assertion est extraite d'un brouillon à ce jour inédit (Ms 54-I-A).

réévaluée scientifiquement avec l'invention de la fonction par Leibniz : la liberté et la contrainte, le déterminisme et l'indéterminisme. Le libre ressortit à la pensée, le non-libre au langage. Tout se passe en effet comme si la pensée s'inscrivait dans une relation fonctionnelle, comme en témoigne cette note limpide : « Le tenseur binaire radical. Invariation de son mécanisme. Variation de ses arguments. »[15]. Ainsi, Guillaume ne juxtapose pas la pensée et le langage, mais *intègre* les manifestations de la première, par principe inaccessible au linguiste, dans un système dont nous allons maintenant tenter de déterminer la nature.

2.2. La pensée saisissante

Guillaume s'inscrit en faux contre la tendance qu'ont ses contemporains à confondre la pensée et la langue. Certes, une langue a « des points de contact avec l'esprit », admettait-il dès 1919[16], mais cela ne permet pas de conjecturer leur identité. Quant à la nature des points de contact, il s'agit de *saisies* :

> La pensée reste indépendante, en principe, du langage, et celui-ci ne représente que la puissance qu'elle se donne de se saisir elle-même et en elle-même […]. Ce qui apparaît dès lors principal dans le langage, […] ce sont les voies suivies par la pensée dans la vue de se procurer à elle-même et en elle-même la meilleure saisie possible, une saisie *optima*, de ses activités – lesquelles activités, je le répète, restent indépendantes de la saisie qu'on leur destine.[17]

Selon le linguiste, le langage est la puissance que se donne la pensée pour se saisir elle-même et en elle-même. Cette puissance, sans doute peut-on la comprendre au sens d'instrument (l'organon d'Aristote). Mais ailleurs, on lit : « La pensée qui se saisit elle-même, *et le langage est cela*, est spectatrice des mouvements qui l'animent, et ces mouvements qui sont les siens, elle les reproduit dans le langage qui en est en quelque sorte le miroir »[18]. Comment doit-on l'interpréter ? soit le langage est la pensée qui se saisit elle-même, soit il est la saisie même. Le langage est donc, dans une acception aristotélicienne, non seulement la puissance mais aussi l'acte même que constitue la saisie. Sciemment, *Guillaume confond la puissance de saisir et l'acte de saisir*. On se permettra ici de donner une lecture que, sauf erreur, les autres écrits de Guillaume n'infirment pas : il y a *des* activités de la pensée, acte pur sans puissance en amont (pareil au Premier Moteur aristotélicien) ; de l'une d'entre elles, la saisie, résulte, par rationalisation ultérieure, la puissance de la pensée[19], laquelle autrement dit est *conditionnée* par sa saisie (i.e. la saisie est la condition de la puissance). D'une part, la langue existe en permanence en nous, en tant que puissance, hors de l'acte d'énonciation – c'est là fondamentalement l'ontologie de

[15] Ms 21-III-A. Le tenseur binaire radical est un psychomécanisme (cf. *infra*).

[16] Guillaume 1919 [1975, 32].

[17] Guillaume [31 I 1947c] 1989, 38.

[18] Ms 39-II-B, f° 293 (inédit) ; nous soulignons.

[19] La thèse de l'identité de la puissance et de l'acte est défendue par l'école des Mégariques (cf. Aristote, *Métaphysique*, Thêta, 3).

la théorie ; d'autre part, la pensée n'existe que par ses actes, et en particulier le seul accessible au linguiste, l'acte de saisie d'elle-même. En d'autres termes, la puissance de la pensée humaine, c'est le langage, et seulement le langage. En témoignent ces questions posées par Guillaume et laissées sans réponse : « c'est la saisie que la pensée opère d'elle-même, qui confère à la pensée sa puissance. Une pensée qui ne se saisirait pas habilement elle-même en elle-même serait une pensée existante peut-être, mais impuissante. Or, une pensée impuissante serait-elle une pensée ? Et peut-on séparer une pensée de sa puissance ? »[20].

Nous voyons que de la pensée au langage, il y a un palier ontologique infranchissable. Le langage ne peut pas être la pensée, il ne peut pas non plus être considéré comme l'actualisation de la pensée. Mais si la saisie est le point de tangence de la pensée et du langage, c'est elle qu'il nous faut en conséquence définir. Saisir, c'est à la fois intercepter, capturer et comprendre : une polysémie qui certainement agréait à Guillaume, lui qui aimait mesurer l'usage à l'étymologie. La pensée qui se saisit elle-même, ce pourrait être la pensée qui, pour se comprendre, s'intercepte, ou capture d'elle quelque chose.

Ces saisies s'effectuent sur le *temps opératif* (support de la *chronogénèse*, c'est-à-dire l'opération de construction de l'*image-temps* du système verbal) ou sur son avatar, le *tenseur binaire radical*. Le premier apparaît en 1929, et le second (rarement ainsi nommé) à la fin des années 30. Dans la mesure où ces concept ont été maintes fois présentés, on se contentera d'en rappeler le fondement : d'une part, nécessité, pour nos représentations linguistiques, du temps et de sa spatialisation sur lesquels la pensée opère des interceptions (saisies), d'autre part, double cinétisme du large à l'étroit et de l'étroit au large.

2.3. La psychomécanique, entre matérialisme et idéalisme

Le temps opératif est la clé de voûte de la psychomécanique du langage. Il est aussi le concept guillaumien le plus connu et le plus discuté, en particulier parce qu'à son statut, réel ou imaginaire, correspond les deux lectures idéologiques – matérialiste ou idéaliste – qu'en ont ensuite données ses exégètes. Ainsi, textes à l'appui, les uns le déclarent « immatériel » ou « aphysique »[21] ; les autres « concret » ou « réel »[22]. Si la polémique fut grave et entraîna de sévères mésententes au sein du guillaumisme, elle dépasse la simple querelle de clocher ; il en va de la scientificité même de la théorie[23]. À l'origine du problème, il y a la position fuyante de Guillaume qui, jamais, ne le traite de front, accumule les assertions contradictoires, et maintient, dans l'usage qu'il fait de certains concepts, une ambiguïté qui obligea ses successeurs à adopter des positions parfois inconfortables, ou à procéder à quelques aménagements conceptuels.

Selon Toussaint, figure incontournable de la linguistique cognitive d'inspiration guillaumienne, le vice théorétique de la psychomécanique réside dans la cohabitation

[20] Guillaume [10 VI 1949c] 1973b, 231.

[21] Respectivement Guillaume [1929] 1965, 113n et [1958] 1964, 26.

[22] Respectivement Guillaume [13 XII 1946c] 1989, 19 et [1951] 1964, 185n.

[23] On peut consulter, pour une synthèse de cette question, Tollis 1991, 380-390.

forcée, au sein de l'opération de la chronogénèse, d'un principe matérialiste positif, le temps opératif, et d'un concept strictement idéaliste, l'image-temps[24]. Dépasser Guillaume consiste donc, dans un premier temps, à homogénéiser le modèle, soit en versant dans le matérialisme, c'est-à-dire en neutralisant l'image-temps, soit en versant dans l'idéalisme, c'est-à-dire en faisant du temps opératif une abstraction.

Cette seconde option est plus ou moins celle choisie par Moignet, Stéfanini et les hispanistes Molho, Chevalier et Launay, principaux artisans de l'approche idéaliste de la psychomécanique. Leurs propositions reposent pour partie sur la dénonciation du scientisme des linguistes, exagérément fascinés selon eux par les modèles de la physique. En réaction, ils développent une thématique de la représentation fondée sur l'idée, que Guillaume développait par endroit, selon laquelle la langue est une théorie (*θεωρία*), ou une théorétique que la pensée se fait d'elle-même[25]. Le linguiste n'aurait pas à construire la théorie du langage, mais à la révéler, à la *dire*. S'appuyant sur le sens étymologique du mot (« contemplation »), ces auteurs glosent l'aperception en termes de représentation que le sujet se donne de lui-même ou de son activité pensante. Launay 1985 en donne une lecture implicitement lacanienne. Ce système de représentation serait un *imaginaire*, ce qui implique, selon lui, de renoncer à la dimension opérative du temps éponyme. Séduisante, la proposition apparaît cependant difficilement conciliable avec l'idée que s'en faisait son inventeur, lequel mettait en garde ses auditeurs de ne pas rendre abstrait un modèle qui doit demeurer concret. Chronothèse et chronogénèse sont des « opérations de pensée » reconstruites à partir de faits tangibles, et non des « fictions », prévenait-il en substance[26].

L'attitude de Toussaint est radicalement opposée à celle de Launay. Il récuse l'idéalisme du modèle chronogénétique et n'en garde que la partie concrète, mesurable, voire quantifiable. L'image-temps, qui ressortit au qualitatif, dessert la rigueur explicative du temps opératif et fragilise la théorie parce qu'elle oblige le psychomécanicien à recourir à un appareil notionnel empreint de psychologisme et statutairement incertain (image mentale, cinétismes issus d'impressions, vues, regards, etc.)[27]. Aussi, avec son *Modèle sinusoïdal*, Toussaint étendra-t-il l'usage du temps opératif de manière à forclore l'image mentale de la psychomécanique.

Confronté à ces deux approches antinomiques du temps opératif, force est de constater que nous ne pouvons pas arrêter la nature de la saisie qu'effectue la pensée sur elle-même. Nous sommes victimes d'une aporie nominaliste : la polysémie du mot « saisie » en contamine la définition psychomécanique. Pour les idéalistes, les saisies sont des captures d'image, des instantanés autographes ; pour les matérialistes, elles sont des interceptions du temps, ou, selon les propres termes de Toussaint, « des arrêts au sein d'un déplacement de matière »[28].

En définitive, la psychomécanique semble se prêter à deux approches distinctes que nous rapprocherons de l'antagonisme de la psychanalyse et des sciences cognitives. Nous

[24] Cf. notamment Toussaint 1967, 1972, 1983.

[25] Cf. par exemple Guillaume [16 XII 1943b] 1973a, 83.

[26] Guillaume [24 V 1945b] 1992, 191.

[27] Cf. Toussaint 1967, 95 ; 1983, 121.

[28] Toussaint 1967, 98.

avons une psychomécanique métaphysique où la théorie est rapportée à une fiction, un peu à la manière de la fiction freudienne, et une approche en termes de simulation, que l'on peut comparer à celle des sciences cognitives.

On se souviendra que la notion de simulation est constitutive des sciences cognitives, et que le rôle de Chomsky, dans leur naissance, fut crucial. Avec le paradigme générativiste, il ne s'agissait plus de décrire et d'expliquer l'acte de langage, mais de le *modéliser*, de le simuler sur ordinateur. Le modèle génératif est présenté comme un automate permettant de générer la totalité des phrases grammaticales[29]. C'est cette piste modélisatrice, que nous allons suivre maintenant, tout en gardant à l'esprit cette curieuse notion de *θεωρία*.

3. Le modèle *psychomécanique*

3.1. La psychomécanique, une machine *?*

On a vu que le cœur du problème de la dialectique langue/pensée réside dans l'opposition entre la langue en tant qu'elle est mécanique, automatique et par conséquent déterminée et l'esprit en tant qu'il est libre et indéterminé. Mais l'emploi étendu que Guillaume fait du terme mécanique pose un problème d'ordre herméneutique : que signifie-t-il exactement, par-delà les interprétations intuitives qu'on peut en donner ? Guillaume possédait le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande. Qu'eût-il trouvé si d'aventure, il s'était penché sur le mot « mécanique » ? plusieurs définitions fort différentes, voire contraires, à telle enseigne qu'on lit en conclusion de l'article : « Toutes les discussions qui roulent sur les dénominations de *mécanique, mécanisme, mechanistische Weltanschauung*, etc. sont […] oiseuses, si on ne précise pas expressément dans chaque cas le caractère qu'on entend désigner par là. » Prenons acte, et débrouillons cette notion. Globalement, on peut distinguer trois sens à l'adjectif :

(a) qui concerne les machines, ou s'explique par le moyen de machines ou par analogie aux machines construites. Est mécanique ce qui consiste en une représentation, ou ce qui fournit une explication intuitive et concrète, comme celle que donne la connaissance d'un mécanisme (explication mécanique) ;

(b) qui exclut toute puissance occulte, toute finalité interne ou immanente. Qui exclut de la représentation des choses la notion de force ;

(c) qui peut se réduire aux seuls concepts en usage dans la *mécanique rationnelle* et aux formules analytiques qu'elle emploie : forces, déplacements, vitesses, accélérations (mécanique céleste).

Voyons maintenant si ces trois acceptions correspondent à la mécanique guillaumienne. La première pose problème dans la mesure où, ainsi recomposée par nos soins, elle comporte deux aspects distincts. Guillaume recourt à l'explication mécanique très précisément dans le sens susdit, mais lui est-il déjà arrivé de comparer la langue à une machine ? C'est arrivé, en de rares occasions, et jamais de façon anodine. Quatre fois

[29] Cf. Chomsky 1965.

Guillaume effectue une telle comparaison ; et deux fois il prend soin d'en modérer la portée, ce qui peut être une façon antiphrastique de l'étendre ou, du moins, d'en souligner l'intérêt. Dans la première, qui date de 1946, il compare l'esprit à un ouvrier et oppose l'ordre par lequel les différentes pièces d'une machine entrent en branle et l'ordre qui a présidé à l'assemblage de cette machine ; ce, pour expliquer que l'ordre en jeu dans la langue en tant qu'ouvrage construit n'a pas de rapport avec sa genèse historique. Dans la seconde, datant de 1947, il compare la relation du sujet parlant et de la langue au mécanicien qui conduit une machine tout en en ignorant l'architecture, le fonctionnement, et les modalités de sa construction[30]. Retenons de ces deux comparaisons la mise en place d'une équivalence entre l'*esprit-ouvrier* et le *sujet parlant-mécanicien*. Elle est extrêmement importante, comme nous le verrons bientôt.

Outre ces prudentes comparaisons, les méditations sur la machine sont en général d'ordre métaphorique. On rencontre évidemment la célèbre figure de l'horloge, parangon de tout mécanisme factice[31]. Vaguement éculée, elle présente néanmoins un certain intérêt lorsqu'elle est mise en rapport avec d'autres tropes. Voyons par exemple cette belle réflexion sur l'artefact, *a priori* sans rapport avec le langage :

> Nous n'avons pas encore bien vu que le naturel passe l'industriel, comme l'épervier passe l'avion ; il est des milliers de fois moins potentiel, mais il est vivant. Quelle mécanique grossière que l'autre, du prix de cet organisme qui a rouage et circulation jusqu'en ses infinies molécules, qui s'est construit lui-même et se répare lui-même. Cela devrait crever les yeux comme une évidence : la chose vivante, qui est née, qui s'est bâtie du dedans, cellule par cellule, est infiniment plus perfectionnée que la chose fabriquée du dehors. La merveille, ce n'est pas l'avion, c'est l'oiseau.[32]

On attire l'attention sur l'emploi du substantif « merveille », à la toute fin de l'alinéa. Le lexème est investi de façon très spécifique chez Guillaume : il l'emploie souvent en référence à une pensée de Meillet fréquemment rapportée selon laquelle « chaque langue forme un système où tout se tient, et a un plan général d'une *merveilleuse* rigueur »[33]. Or, la métaphore horlogère est historiquement associée au nom de Meillet[34]. Qu'elle soit convoquée dans une comparaison avion/oiseau, c'est-à-dire entre deux entités concrètes, laisse entendre que Guillaume n'est pas loin d'interpréter la figure au pied de la lettre. Un pas qualitatif est franchi : la métaphore horlogère est en effet inoffensive, d'une part, parce qu'elle préserve le caractère idéal de la langue (la langue, abstraite ; l'horloge, concrète), d'autre part, parce qu'en tout état de cause, la langue ne donne pas plus l'heure que

[30] Cf. respectivement Guillaume [17 V 1946c] 1985, 196-197 et Guillaume [28 XI 1947c] 1988, 11.

[31] Par exemple Guillaume [14 III 1957] 1982, 155, 164.

[32] Ms 35-IV-A, f° 46 (inédit). Cette réflexion date selon toute vraisemblance de 1954 ou 1955.

[33] Meillet [1903] 1964, 463 ; nous soulignons. Si l'on consulte les index de la plupart des volumes des *Leçons*, on verra que souvent, lorsque le nom du grand comparatiste survient, il précède la merveille. C'est aussi l'occasion pour Guillaume de rappeler discrètement que le système n'est pas une invention de Saussure, mais procède d'une intuition générale que la plupart des comparatistes ont eue au même moment. Voir par exemple Guillaume [17 I 1947c] 1989, 57.

[34] Cf. *Correspondance scientifique*, Malengreau 1995, 246, 280.

l'horloge ne parle. Mais l'avion a le même degré de réalité que l'oiseau et la même fonction ; si sa mécanique est grossière, sa finalité, voler, est identique à celle de l'oiseau.

Pour évaluer la valeur de ces figures enchâssées, étudions maintenant une réflexion, selon nous complémentaire, menée fin 1956 à l'École pratique[35]. Guillaume explique à ses auditeurs que la logique n'est pas du ressort du linguiste, mais concerne la philosophie du langage. Il s'agit d'un *imaginaire*, d'un idéal de langue qui n'a pas, selon lui, de rapport avec la chose linguistique, sinon quant au résultat final. Le linguiste reconstruit le pas à pas de la langue, dans ses détours et ses accidents concrets, tandis que le logicien adopte une démarche idéalisée, sans considération pour les contingences linguistiques, seulement guidée par la fin. Aussi, ce qui est en jeu dans la logique, c'est l'idée de simulation des processus qui président à la fin. En logique, le résultat se présente *comme si* la voie de la cohérence avait été suivie alors que ce n'est pas le cas. Guillaume ne déchoit pas l'idée ; il en souligne même discrètement la spécificité : « c'est sur ce *comme si* que la théorie doit mettre l'accent. Identité en téléologie, différence dans le cheminement » observe-t-il dans une note[36].

On peut dire que la cohérence et la logique correspondent, du point de vue des caractéristiques avancées par Guillaume, aux concepts cybernétiques de *modèle* et de *simulateur*. Le *simulateur* est un mécanisme, ou un ensemble de mécanismes ayant pour fonction d'atteindre le même but que le phénomène simulé. La structure des mécanismes mis en jeu n'a pas d'importance. Seule l'analogie des fins est pertinente (c'est le principe béhavioriste de la boîte noire). Le *modèle*, au contraire, repose sur l'analogie des mécanismes autant que sur les fins espérées. Il s'agit de reconstituer l'intérieur de la boîte noire[37]. Dans les années soixante, les deux concepts se sont télescopés et on a attribué au modèle la fonction du simulateur ; autrement dit, le modèle cognitiviste est en fait un simulateur. En linguistique, l'approche générativiste constitue le meilleur exemple de cette modélisation au sens fort. Le *critère d'acceptabilité* est clairement l'avatar de la finalité.

Ainsi, en privilégiant la cohérence à la logique, Guillaume propose une modélisation plutôt qu'une simulation. On comprend maintenant que sa rencontre avec l'automate cybernétique, dont nous avons la trace dans des documents datant de 1955 et 1956, ait été déterminante.

Le mot même d'automate apparaît sous la plume de Guillaume dans une acception non cybernétique (c'est-à-dire l'automate de Descartes à Janet, en passant par Leibniz). Il fait l'objet de quelques notes de lecture éparses. On a l'exemple de cette observation datant probablement du début des années 50 : « Leibniz dit que l'âme humaine est un automate spirituel […]. De même, M. Pierre Janet définit ce terme par les caractères suivants : "Prendre sa source dans l'objet même qui se meut et ne pas provenir d'une impulsion extérieure : rester cependant très régulier et soumis à un déterminisme rigoureux sans

[35] Guillaume [6 XII 1956] 1982, 11.

[36] *Ibid.*

[37] Sur l'opposition simulateur/modèle, cf. Couffignal 1963, 53.

variations ni caprices" »[38]. Ces réflexions, dont nous avons peu de traces, lui permettront peut-être de mettre en place l'idée très importante dans sa théorie évolutionniste (théorie des aires glossogéniques, cf. Guillaume 1982), selon laquelle « la part de l'automatique, dans le langage, est en perpétuelle augmentation »[39], ce qui signifie que le progrès du langage en l'homme dépend de son automatisation. Plus le langage est automatique, plus sa puissance de représentation est grande.

On aborde par ce biais la deuxième acception de l'adjectif ci-dessus exposée : est mécanique ce qui relève du déterminisme le plus strict, opposé à la téléologie. Cette définition pose problème dans la mesure où Guillaume tient certes un discours déterministe sur la langue, mais celui-ci se double de considérations indiscutablement téléologiques. S'agit-il d'un paradoxe, d'un de ces changements d'attitude auxquels il était accoutumé ? Non pas : la psychomécanique est en fait une théorie des *mécanismes téléologiques*, c'est-à-dire une théorie visant à allier mécanismes psychiques et intentionnalité de l'homme pensant et parlant. Nous employons sciemment l'oxymore « mécanismes téléologiques ». Nous n'en sommes pas l'auteur ; ce sont en vérité les cybernéticiens qui utilisaient l'expression *teleological mechanisms* pour qualifier leur travaux avant que Wiener ne forge le terme *cybernetics*, en 1948. La psychomécanique semble résulter de la même volonté de conjuguer deux ensembles de phénomènes apparemment contradictoires. Ainsi, Guillaume est à la fois déterministe et finaliste. Les deux extraits ci-dessous en témoignent éloquemment : Dans le premier, sourd un accent laplacien foncièrement déterministe et mécaniste, dans le second, c'est une conception du langage en termes de finalité que le linguiste propose :

> Le terme *psychomécanisme* [signifie] qu'une opération de pensée constructive qui s'accomplit en déclenche une autre, et ainsi de suite indéfiniment, sans que jamais la situation de liberté psychologique dès les origines et n'ayant donc pratiquement jamais existé puisse être reconquise.
>
> Le langage est une construction finaliste. Sa construction <prévoit> une fin. Une finalité qu'une observation attentive y découvre est d'inclure le contingent (l'évitable) au nécessaire, le non-systématique au systématique, le désordre à l'ordre, le libre au non-libre, et plus précisément, le fortuit historique au non-fortuit anthropogénique finaliste.[40]

Certains manuscrits témoignent de la lucidité de Guillaume à l'égard de cette approche apparemment antithétique, notamment dans un corpus relatif à un mémoire sur la « théorie du mot » où la réflexion épistémologique est par endroits très poussée, avec un recours incessant à la physique et à la remise en question du déterminisme absolu[41].

---

[38] Ms 46-I-F, f° 169 (inédit). Sont cités respectivement le § 403 du *Théodicée* de Leibniz (non reproduit ici), et Janet [1889] 1973, 2.

[39] Ms 38-IV-E, f° 33 (inédit).

[40] Respectivement Guillaume [12 IV 1945b] 1992, 147 et [18 XII 1958] 1995, 42.

[41] Ms 39-II-B (inédit).

Il faut dire que la troisième acception de l'adjectif *mécanique*, la plus spécifiée, peut prêter à confusion : n'y a-t-il pas un paradoxe à associer la mécanique strictement déterministe et non finaliste à la notion de force ? C'est un problème qui se posa en leur temps aux grands défricheurs de la physique moderne, partagés qu'ils étaient entre le mécanisme naissant et les réflexes finalistes séculaires dont la science était alors pétrie. Avec son schème bi*tensoriel*, Guillaume recourt d'ailleurs lui aussi aux *forces* mécaniques.

3.2. Cybernétique et psychomécanique du langage

La cybernétique est considérée à raison comme l'ancêtre des sciences cognitives, et, d'une manière générale, comme le premier effort reconnu de donner à la pensée le statut d'objet de science[42]. Guillaume, en tant qu'inventeur d'une théorie de l'esprit féru de sciences exactes, ne pouvait y être insensible, et quoiqu'il fût fort âgé et peu enclin à l'exploration de nouveaux champs disciplinaires lorsque la *nouvelle science* fut introduite sur le sol européen, il ne pouvait pas ne pas en avoir entendu parler.

À ce jour, on ne trouve que deux mentions plutôt anecdotiques de la cybernétique dans l'œuvre publiée[43]. Mais l'examen des sources manuscrites révèle que le linguiste y consacra quelques méditations. Les traces positives de cet intérêt constituent un corpus aisément identifiable : nous avons recensé deux paragraphes dans les leçon du 6 janvier et du 9 juin 1955 et un ensemble de textes appartenant à divers genres (essais, comptes-rendus, leçons) rédigés entre avril et juin 1956.

Du premier document, on retiendra que Guillaume était *a priori* fortement séduit par la cybernétique. Il n'est alors pas question de discuter de la cohérence du projet, mais plutôt de présenter la psychomécanique comme une machine à penser, une cybernétique fondée, grossièrement, sur le temps opératif et le tenseur binaire, envisagés d'un point de vue matérialiste (c'est-à-dire en termes quantitatifs) et non idéaliste[44].

L'analyse du corpus de 1956 donne une idée plus précise de ce que Guillaume pensait de la science cognitive de son temps[45]. Au chapitre des remarques apparemment positives, mentionnons la subsomption de la psychomécanique et de la cybernétique à un même projet. Selon Guillaume, l'objectif de cette dernière, d'un point de vue linguistique, est d'isoler le mécanisme en jeu dans le langage, c'est-à-dire de distraire de l'homme (en tant qu'il est le substrat matériel) la partie mécanique et formelle du langage auquel il est astreint à obéir, afin d'en comprendre le fonctionnement. Guillaume appelle ce mécanisme l'« endo-mécanisme du langage »[46], et certifie à plusieurs reprises qu'il s'agit là d'un synonyme attesté de *cybernétique*. Or, on sait qu'« endo-mécanisme » n'appartient pas à la terminologie cybernétique[47]. Nous en avons pourtant relevé dix-sept occurrences, il ne peut

[42] Cf. Dupuy 1994.

[43] *Correspondance scientifique*, Malengreau [11 VI 1956] 1995, 340 et Guillaume [4 XII 1958] 1995, 14.

[44] Cf. Guillaume [9 VI 1955], f° 17-20 (inédit).

[45] On trouvera une analyse détaillée de ce corpus dans Valette 2001.

[46] Guillaume [14 VI 1956], f° 21-22 (inédit).

[47] Nous tenons cette information de l'historien de la cybernétique Jean-Pierre Dupuy (communication personnelle).

donc s'agir d'un *lapsus calami* ; et bien que Guillaume ait pu confondre avec le phonétiquement ambigu « servomécanisme » introduit dans la langue française au début des années 30, ce recours au préfixe *endo-* est malgré tout d'un intérêt extrême.

On est en effet frappé par la similitude lexicale existant entre la « psychomécanique du langage » et l'« endo-mécanisme du langage » ; l'un pourrait être l'étymon de l'autre. Peu de temps auparavant, Guillaume écrivait : « Dans "psychosystématique", il y a psychisme et système. "Psychisme" emporte avec soi l'idée essentielle et cinétique d'intériorité. Le psychisme (humain), c'est le dedans de l'homme pensant. »[48]. Nous sommes là en présence d'un exemple typique d'une de ces constructions textuelles des concepts dont il a été rapidement question en préambule. Le terme « psychomécanique », tributaire de ses réalisations dans le texte, s'enrichit ici d'une acception cybernétique exceptionnelle à plus d'un titre : d'une part, la lexie cooccurrente instanciée est un hapax (et en matière de construction textuelle des concepts, la rareté fait la valeur), d'autre part, celui-ci est inconsciemment idiolectal. En bref, dans ce texte, la psychomécanique du langage *est* une cybernétique.

Le caractère *astreignant* du mécanisme reconnu dans la cybernétique est peut-être un des aspects les plus saillants de la psychomécanique. On rejoint là le thème de la liberté et de la contrainte déjà mentionné ; il y a l'idée d'un asservissement de la pensée à la mécanique, au système de la langue qui perdure (et va croissant) à mesure que Guillaume élabore sa théorie. Peut-être est-ce en vertu de cette parenté devinée que Guillaume reconnaît l'existence de l'endo-mécanisme que postule la cybernétique, et donc la pertinence scientifique de celle-ci.

Il n'est pas impossible que le linguiste considère comme envisageable l'extraction du psychomécanisme/endo-mécanisme de l'homme pensant. Il ne semble en effet pas insensible à la démarche heuristique de la cybernétique, mais en notifie cependant les limites matérielles en posant le problème de son substrat. En effet, la cybernétique renouvelle la notion d'automate en en faisant, comme nous l'avons dit précédemment, une structure mathématique. Or, Guillaume, bien que fasciné par les mathématiques, doute de la pertinence de ce choix pour deux raisons.

Une première réserve concerne la nature même du substrat. Tout en convenant implicitement de l'arrière-plan épistémologique de la cybernétique – de l'idéalisme platonicien (les Idées sont mathématiques) au scientisme leibnizien (ou pythagoricien : les mathématiques constituent le schème opératoire de la création) –, Guillaume considère que le postulat est biaisé par le fait que ce ne sont pas les mathématiques, qui, dans un rapport de subsomption, permettent de décrire le langage, c'est le langage, qui, en lui, comprend un endo-mécanisme correspondant à celui en jeu dans le raisonnement mathématique. De là, deux problèmes délicats : quels sont les rapports qu'entretiennent les mathématiques avec le langage ? Quels problèmes épistémologiques l'emploi des mathématiques comme modèle descriptif, c'est-à-dire comme métalangage, entraîne-t-il ?

L'autre critique de Guillaume – peut-être la plus importante – ressortit également à la question du substrat. Le linguiste interroge la corporéité de la machine cybernétique. Priver

[48] Guillaume [1 XII 1955], f° 2 (inédit).

l'homme pensant et parlant de coordonnées spatiales et temporelles, comme le fait la cybernétique, c'est faire de lui une abstraction. Or, il est un être corporel. Son langage s'inscrit dans sa chair. Guillaume ne conçoit le langage que dans une perspective constructiviste et phénoménologique. Le langage en l'homme est entièrement déterminé par son histoire personnelle, par sa confrontation avec l'univers[49].

Laissons de côté la question du substrat mathématique, qui relève de la formalisation des opérations cognitives, pour nous nous intéresser maintenant à cette corporéité manifestement définitoire de la psychomécanique lorsqu'elle confine à la cybernétique, et donc à la science cognitive. On peut légitimement la soupçonner d'avoir trait à une relation de type énonciative.

4. La pensée incarnée

4.1. L'autonomie de l'homme

Qui mieux que Guillaume lui-même exposerait son opinion sur la place de l'homme dans l'univers ?

> L'homme habite l'univers. C'est le lieu qu'il a pour y vivre. Pas à revenir là-dessus. C'est de l'absolu, de l'absolu humain. L'univers, lieu des lieux, lieu sans plus grand ; pas d'extériorité. D'autre part, un univers habite l'homme – un univers où il ne vit pas, un univers qui vit en lui, lequel est un univers de représentation. Cet univers c'est la langue et extensivement le langage humain. Ôter à l'homme cet univers du dedans, duquel il se sert pour penser l'autre, celui du dehors, il n'y a plus d'hominisation[*].[50]

De ce texte, nous retiendrons la mise en relation explicite de l'univers physique et de l'univers psychique (parfois appelés univers du hors-moi et univers du en-moi). On remarquera en outre que le mot « pensée » n'apparaît à aucun moment (non plus dans le cotexte). L'opposition entre l'univers physique et l'univers de représentation qu'est la langue revêt une importance considérable, dans la mesure où c'est, dit ailleurs Guillaume, de « l'affrontement » et de la « collision continuée, du drame incessant, <incessé> de leur collision »[51] que dépend l'*autonomie* de l'homme dans l'univers physique[52]. Mais si Guillaume parle de collision et d'affrontement, l'antagonisme du *κόσμος* et du *λόγος* est

[49] Il est frappant de constater que cette réserve vis-à-vis de la cybernétique correspond à celle exprimée par *Varela et al.* 1993 à travers le concept d'*enaction*, contre les sciences cognitives. Ils développent une conception de la cognition comme « action incarnée » (*embodied action*), inspirée de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Selon eux, les sciences cognitives négligent le rôle de l'expérience humaine dans la cognition.

[*] *Note marginale* : « la sauvegarde de l'hominisation, c'est la transmission héréditaire de la langue ».

[50] Guillaume [16 I 1958], f° 5-11 (inédit).

[51] Guillaume [8 I 1959] 1995, 54.

[52] Voir aussi Guillaume [1954] 1973a, 255.

parfois appréhendé comme une relation complexe d'interdépendance, d'enchevêtrement. En effet, on peut lire :

> De l'homme à l'univers, le rapport en cause est celui d'une appartenance dont les formes extrêmes, théorétiques, seraient : (a) appartenance entière de l'homme à l'univers, et corrélativement, appartenance nulle de l'univers à l'homme, d'où assujettissement complet de l'homme aux forces de l'univers, dont il serait le jouet ; (b) appartenance entière de l'univers à l'homme, et corrélativement, appartenance nulle de l'homme à l'univers, d'où assujettissement des forces de l'univers aux forces de l'homme.[53]

Dans cette formulation, il n'est plus question de *collision*, mais au contraire d'*appartenance* réciproque, d'interpénétration. C'est que, du va-et-vient que la pensée effectue entre ces deux univers, résultent les mécanismes fondamentaux du langage.

L'homme doit son autonomie à sa confrontation avec l'univers. Cette postulation fait indubitablement écho à l'une des critiques formulées à l'encontre de la cybernétique. En effet, si la relation de l'homme et de l'univers est originellement une appartenance du premier au second, l'homme, qui sait mesurer cette appartenance, s'en délie ; et ce déliement confère aux hommes d'une aire spatio-temporelle donnée leur autonomie, constate, en substance, Guillaume.

Ainsi, on peut en déduire que l'hypothèse d'un homme cybernétique sans coordonnées spatio-temporelles est invalide parce que l'autonomie constitue un trait définitoire de l'homme. Or, sans un univers dans lequel procéder à son autonomisation, il n'y a pas de pensée possible.

4.2. L'homme et son semblable

On a souvent reproché à Guillaume de privilégier le rapport cosmologique décrit ci-dessus au détriment du rapport intersubjectif pourtant bien plus aisément accessible empiriquement. En effet, au rapport de l'homme et de l'univers, Guillaume oppose celui, social, de l'homme avec l'homme (c'est-à-dire l'énonciation). Il n'a de cesse de préciser que ce « petit rapport » n'est pas déterminant dans la construction de la langue. Cela évidemment surprend, à moins d'aller y voir de plus près, et de poser trivialement la question suivante : de quoi les hommes parlent-ils ? La réponse de Guillaume étonne à la première lecture :

> Le langage intervient utilement, à la condition qu'il soit […] commun, entre des hommes ayant à se dire des choses ayant trait, non pas expressément à leur rapport dans la société à laquelle ils appartiennent, mais à un rapport d'une toute autre espèce, qui est celui de tout et chacun à l'univers, lieu de leur existence. C'est de ce rapport seulement, substrat de tous les autres, y compris le rapport

[53] Guillaume [1954] 1973a, 262.

> social direct, que les hommes peuvent s'entretenir. Ils n'en peuvent sortir. Il n'est pas entre eux, le fond des choses atteint, d'autre sujet possible d'entretien.[54]

Évidemment, tous nos échanges, loin s'en faut, n'ont pas pour objet notre rapport à l'univers. Mais si l'on comprend *univers* dans un sens extrêmement large idéalement et plutôt étroit physiquement, cette proposition gagne en signification. En effet, si la langue et l'univers physique sont isomorphes, le discours concrétisé dans la relation homme/homme n'a pas pour objet l'univers, mais la construction, le façonnage de l'univers idéel qu'est la langue. C'est d'ailleurs ce qui ressort lorsque Guillaume précise, quelques temps après : « De quoi l'homme parle-t-il à l'homme, sinon de son rapport à l'univers, de la vue que lui apportent ses yeux de pensant, des yeux de l'esprit, de cet univers qui le retient en lui, et de l'expérience qu'il a de sa présence en lui ? »[55]. Ainsi, selon nous, et à la lumière de ces propositions, *le projet de la communication n'est pas l'information mais la construction du monde des signes*, et son incessante *re*construction.

Cette interprétation apparaîtra sujette à caution aux yeux de certains linguistes, guillaumiens ou non. Nous songeons par exemple à Joly pour qui « on est fondé à penser qu'on représente pour exprimer et communiquer »[56]. Toutefois, nous ne pensons pas trahir la pensée de Guillaume en énonçant cette thèse. Provocateur, il ne dédaignait d'ailleurs pas d'emprunter ses armes à l'ennemi béhavioriste et d'asséner que le fait social n'est que le *stimulus* de la construction de la langue[57]. Si le langage permet aux hommes de communiquer, il ne relève pas de cette seule visée, prévient-il en substance[58]. Il souligne la nature foncièrement pragmatique du langage, et ce, en des termes qui laissent peu de place au doute. Ce pragmatisme se manifeste à la fois dans la langue, le discours et le langage intérieur, suivant des modalités fort distinctes aux yeux de Guillaume, mais qui, d'après nous, participent d'une même intentionnalité.

Pour Guillaume, il convient de distinguer formellement, au plan de l'expression, la dimension pragmatique du discours et, au plan de la représentation, celle non pragmatique de la langue. Ainsi, il est dit que « la construction du discours procède, en tout état de cause, d'une intention d'agir, par la parole, sur autrui – autrui pouvant être soi-même, dans le cas du langage intérieur » et qu'inversement « la construction de la langue ne procède […] d'aucune intention, momentanément saisissable, d'agir sur autrui »[59]. Quelques mois plus tard, le propos demeure sensiblement le même ; d'un côté, « tous les actes d'expression – sans exception aucune – sont affectifs vu que tous ont pour objet d'agir sur l'interlocuteur, de l'affecter. Il n'est pas de phrase qui ne soit affective » ; de l'autre « la langue en tant

[54] *Ibid.*, 266.

[55] Guillaume [6 I 1955], fº 20 (inédit).

[56] Joly 1987, 8. Ce point de vue s'accorde d'ailleurs fort bien avec la notion de sujet transcendantal.

[57] Cf. Guillaume [8 III 1956], fº 2 (inédit) : « C'est par mécanisme de puissance de la pensée pensante que la langue se construit, le fait social n'étant que le stimulus de cette construction ». Aujourd'hui, Cyrulnik 1991 ou Deacon 1997 défendent des conceptions très similaires. Pour ce dernier, par exemple, nos conversations sont des épiphénomènes trahissant nos processus cognitifs.

[58] Cf. Guillaume [1954] 1973a, 265.

[59] Guillaume [31 I 1947c] 1989, 79.

qu'ouvrage construit est un édifice soustrait autant qu'il se peut à l'affectivité »[60].

Mais Guillaume, s'il refuse à la langue toute visée pragmatique, lui reconnaît néanmoins un *hypo-pragmatisme*. Cela signifie qu'elle procède d'une « intention générale », celle de pouvoir mieux construire la visée pragmatique du discours[61]. Mis en perspective avec le finalisme du langage observé précédemment, cela signifie que la construction de la langue est déterminée par l'énonciation (via le discours), elle-même, comme on l'a vu, destinée à sa reconstruction. En d'autres termes, plus le système de la langue est optimisé, plus la portée pragmatique du discours est efficace, et par conséquent, plus l'optimisation est aisée. À mesure que le système s'affine, l'hypo-pragmatisme tend à diminuer[62].

Ainsi, ce qui apparaît à la première lecture comme une restriction de l'intentionnalité, parce qu'on se place au niveau de l'énonciation, est en fait une généralisation, puisque la visée pragmatique du discours participe, *in fine*, à la reconstruction de l'univers idéel. S'il apparaît positivement comme un phénomène d'extériorisation de la langue, le discours est en réalité la conséquence et la condition d'une intériorisation dans la pensée. C'est ainsi que le langage humain se distingue du langage animal par la distance mise entre l'acte d'expression et l'acte de représentation. Dans le cri animal, la distinction langue/discours est invalide ; le cri est nécessairement pragmatique, et agit le plus souvent comme un stimulus appelant une réaction immédiate. Le langage humain, qui lui est génétiquement affilié, participe du même réflexe originel, de la même fonction illocutoire primitive. Le caractère général de cette intentionnalité, reconnu à demi-mot par Guillaume, apparaît finalement indiscutable à la lecture de la remarque suivante, formulée quelques années plus tard, et selon nous, capitale :

> Le langage est dans l'homme pensant, dans la pensée humaine, un ouvrage par elle construit, qui lui sert – c'en est le finalisme principal – à reconnaître en elle-même où elle en est de sa propre construction.[63]

Ce qui apparaît immédiatement à la lecture de ce court extrait, c'est la correction qu'apporte Guillaume dans son énoncé : « dans l'homme pensant, dans la pensée humaine ». Cette hésitation rhétorique est d'une importance extrême. Quel est le substantif ? quelle est l'épithète ? est-ce l'homme, la substance, ou est-ce la pensée ? C'est au cœur de cette amphibologie, déjà rencontrée à propos des comparaisons langage-machine (cf. § 3.1), que réside l'originalité de la psychomécanique en tant qu'elle est à la fois une théorie énonciative et une théorie de la cognition ; la première ressortit au finalisme de l'homme pensant, la seconde à celui de la pensée humaine. Dès lors que l'homme pensant et la pensée humaine sont deux façons de désigner une même chose, c'est-à-dire la partie non mécanique du langage, le finalisme du langage doit être considéré comme se manifestant *à la fois* dans la construction téléonomique qu'est la langue (dans la pensée humaine) et dans l'intentionnalité énonciative (dans l'homme pensant). On a la preuve formelle que le sujet

[60] Guillaume [13 V 1949c] 1973b, 196-197.

[61] Cf. Guillaume [31 I 1947c] 1989, 79-87.

[62] Sur la notion d'hypo-pragmatisme, on consultera utilement Tollis 1998.

[63] Guillaume [4 XII 1958] 1995 : 13.

transcendantal est destiné à intégrer le système de la langue au même titre que la pensée. La mécanisation de la pensée est celle du sujet transcendantal.

5. En finir (avec le sujet)

Le sujet fait problème à la science[64]. En finir avec lui, et par là même, en finir avec le psychologique et la métaphysique, pour avérer la scientificité de la linguistique, accroître la puissance de la pensée, et par là même, la puissance de l'homme, c'est-à-dire son autonomie, au seul moyen du langage, telles étaient selon toute vraisemblance les ambitions de Guillaume lorsqu'il choisit, à la fin des années 30, de se consacrer à la résolution des « problèmes » qu'il avait mis à jour dans ses premiers travaux liés aux actes d'expression.

Mais comment s'y prendre ? Jusqu'où peut-on repousser cet esprit malin ? À partir de quel moment doit-on se résigner à l'invoquer ? On a peut-être un élément de réponse si l'on prend en compte l'équivalence de l'homme pensant (i ;e. le sujet, le mécanicien) et de la pensée humaine (l'ouvrier) et l'aphorisme selon lequel le linguiste n'a pas à faire la théorie de la langue mais à *dire* la théorie qu'elle est – théorie dont la pensée est l'auteur. En effet, cela revient à affirmer que la pensée et le linguiste endossent des rôles équivalents. Or, si d'un côté, le sujet est un artifice de méthode, et si de l'autre, la pensée, pour accroître sa puissance, se laisse déposséder de ses facultés au bénéfice de la langue, le linguiste, en décrivant celle-ci, c'est-à-dire la partie mécanisable de la pensée, participe, d'une certaine manière à l'accroissement de sa puissance. En somme, c'est le linguiste qui prend en charge le sujet.

En cela, l'entreprise, menée à partir des années 40, visant à soustraire la théorie de la tutelle du sujet, revient non seulement à augmenter la robustesse de la théorie, mais aussi à accroître la puissance de la langue. C'est donc faire le jeu de l'esprit autant que celui du linguiste. Lorsque l'on augmente la part du mécanisable dans la langue, par exemple, comme l'a fait Toussaint, en abolissant l'image-temps, on simule l'accroissement de puissance que la pensée s'octroie en elle-même, dans la mesure où ce concept psychologique imposait au sujet/pensée d'y porter son regard, d'être agissant. Ainsi, on devine qu'une nouvelle lecture de l'aphorisme est possible à partir de la prise en considération d'un tiers observateur, le linguiste théoricien, homologue externe de la pensée théoricienne interne.

L'enjeu de la psychomécanique, c'est la neutralisation du sujet transcendantal (ou pensée humaine), *deus ex machina* trop aisément invoqué par les linguistes de l'énonciation ou de la génération. Ce qui ressortit au *méta*physique, c'est l'observateur, c'est le linguiste, le dieu hors de la machine langage. Et Guillaume, dans les deux dernières années de son enseignement, de se consacrer à l'élaboration d'une théorie de l'observation à laquelle la théorie linguistique sera associée, ou subordonnée : « Je me propose de parler, cette année, moins du langage en position d'observé que de la science du langage, qui en est, qui en veut être, l'observatrice »[65].

[64] Voir à ce sujet l'édifiante dispute de Changeux et Ricœur 1998, 189-198.

[65] Guillaume [27 XI 1958] 1995, 1.

Bibliographie

BACHELARD, Gaston, 1938, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 13ème édition en 1986.

BALLY, Charles, 1932, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, Ernest Leroux ; réédité en 1965, Berne, Francke.

BARBERIS, Jeanne-Marie, Jacques BRES, Paul SIBLOT, éd., 1998, *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions, 13-47.

CHANGEUX, Jean-Pierre, Paul RICŒUR, 1998, *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, Paris, Odile Jacob.

CHISS, Jean-Louis, 1986, « Charles Bally : qu'est-ce qu'une "théorie de l'énonciation" », *HEL*, VIII, 2, 165-176.

CHOMSKY, Noam. 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambrige (Mass.) : MIT Press.

COUFFIGNAL, Louis, 1963, *La cybernétique*, Paris, P.U.F.

CYRULNIK, Boris, 1991, *La naissance du sens*, Paris, Hachette.

DEACON, Terrence W., 1997, *The Symbolic Species: The Co-Evolution of Language and the Brain*, New York/London, W. W. Norton & Co.

DUPUY, Jean-Pierre, 1994, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La Découverte.

GUILLAUME, Gustave, 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette ; réédité en 1975 Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Nizet.

GUILLAUME, Gustave, 1929, *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps,* Paris, H. Champion ; réédité en 1965.

GUILLAUME, Gustave, 1964, *Langage et science du langage*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Nizet.

GUILLAUME, Gustave, 1973a, *Principes de linguistique théorique*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck.

GUILLAUME, Gustave, 1973b, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 3, *1948-1949, série C : Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV)*, Québec, P.U.L. / Paris, Klincksieck.

GUILLAUME, Gustave, 1974, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 4, *1949-1950, série A, Structure sémiologique et structure psychique de la langue française (II)*, Québec, P.U.L./ Paris, Klincksieck.

GUILLAUME, Gustave, 1982, *Leçons de linguistique*, vol. 5, *1956-1957 : Systèmes linguistiques et successivité historique des système (II)*, Québec, P.U.L./ Lille, Presses Universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave, 1985, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 6, *1945-1946, série C : Grammaire particulière du français et grammaire générale (I),* Québec, P.U.L./ Lille, Presses Universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave, 1988, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 8, *1947-1948, série C : Grammaire particulière du français et grammaire générale (III),* Québec, P.U.L./ Lille, Presses Universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave, 1989, *Leçons de linguistique*, vol. 9, *1946-1947, série C : Grammaire particulière et grammaire générale (II)*, Québec, P.U.L./ Lille, Presses Universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave, 1992, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 11, *1944-1945*, *série A : Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (III)* et *série B : Sémantèmes, morphèmes et systèmes*, Québec, P.U.L./ Lille, Presses Universitaires de Lille.

GUILLAUME, Gustave, 1995, *Leçons de linguistique*, vol. 13, *1958-1959 et 1959-1960*, Québec, P.U.L./ Paris, Klincksieck.

JANET, Pierre, 1889, *L'automatisme psychologique* (thèse de philosophie), Paris, Éditions de la Société Pierre-Janet [1973].

JOLY, André et Daniel ROULLAND, 1981, « Pour une approche psychomécanique de l'énonciation », *Langage et psychomécanique du langage, Études dédiées à Roch Valin*, André Joly & Walter H. Hirtle, éd., Québec, Presse de l'Université Laval / Lille, Presse Universitaires de Lille, 537-581.

JOLY, André, 1987, *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses Universitaires de Lille.

LAUNAY, Michel, 1985, « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *La linguistique fantastique*, Sylvain Auroux, éd., Paris, Clims et Denoël, 324-338.

MALENGREAU, Marjolaine, 1995, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume. A Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier*. Juillet 1948 / Février 1960, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

MEILLET, Antoine, 1903, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1915, 1937, 1964.

TOLLIS, Francis, 1991, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin.

TOLLIS, Francis, 1998, « Le pragmatisme et l'hypo-pragmatisme du langage selon Gustave Guillaume », *HEL*, 20, 1, 133-146.

TOUSSAINT, Maurice, 1967, « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », *Langages*, 7, 93-104.

TOUSSAINT, Maurice, 1972, « Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique », *Revue Romane*, VII, 1, 68-89.

TOUSSAINT, Maurice, 1983, « Du temps et de l'énonciation », *Langages*, 70, 107-126.

VALETTE, Mathieu, 2001, *Les linguistiques énonciatives et cognitives françaises. De Gustave Guillaume à Bernard Pottier, Maurice Toussaint et Antoine Culioli*, Thèse de doctorat, Université Paris X-Nanterre, publication en préparation.

VARELA, Francisco J., Evan THOMPSON, Eleanor ROSCH, 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil.